Le soulagement d'un malheureux fermier
ou
comment rétablir l'honneur du beau métier de boucher

Depuis une trentaine d'années, les médias et surtout les réseaux sociaux dénigrent la consommation de viande. A tort ou à raison, cela est une autre histoire.

La responsable de cette désaffection est attribuée à beaucoup de maux : vache folle, abus d'antibiotiques, pollutions en tout genre, et maintenant cette maladie, dermatose nodulaire, qui met en colère la gente paysanne. Hélas, la liste n'est pas exhaustive ! Et par voie de conséquence, il ne faut pas trop se déclarer « assassins de bovidés ou de mignons porcelets ». Ce n'est plus dans l'air du temps.

De plus le prix de la viande exclut pour beaucoup d'en manger tous les jours ! Et même, toujours ingénieux et en quête de surfer sur des nouveautés lucratives pour attirer le consommateur, l'industriel alimentaire se fait fort de créer des erzasts de produits à base de graines, et autres succédanés de légumineuses, en les estampillant d'une appellation trompeuse de « steak végé », ou de saucisses, ou hachis.

Assurément cela ne va pas augmenter la vente de pot-au-feu et encore moins d'entrecôtes ! Bref, les boucheries tirent de plus en plus la langue et sans aucun doute leurs rideaux aux rayures blanches et rouges traditionnelles.

C'était il y a 70 ans... J'avais 5 ans. Comme tous les dimanches, après la sieste de Papa, toute la famille partait pour la visite hebdomadaire, disons obligatoire, chez les grands-parents, de l'autre côté de la frontière à Wervik Belgique. Nous partions tous, endimanchés de la tête aux pieds dans la volumineuse « Abeille Ford », véhicule américain rustique sans chauffage où nous étions sept pour cette balade dominicale. Papa conduisait prudemment, Maman à ses côtés , et entre-deux, l'ainé de la famille. Le reste des enfants, nous quatre, était installé sur la banquette arrière.

À l'époque pas de ceinture de sécurité, mais le regard noir de Papa suffisait pour que l'on se tienne sagement « à carreaux » dans nos costumes bien repassés et chaussures vernies du dimanche !

Nous empruntions la rue de la Lys et à la sortie de Bousbecque... Stupeur et rareté... Un embouteillage. C'était bien la première fois qu'un arrêt de la circulation automobile se produisait sur cette petite route de campagne, à l'époque uniquement empruntée par les chariots tirés par des chevaux, ou quelques tracteurs ou bien encore la voiture du médecin et quelques « nantis » possédant une voiture !

Au bout de cinq minutes, voyant au loin l'autobus de la compagnie BOLLE immobilisé, Papa nous dit d'un air grave de circonstance : « Surtout, que personne ne bouge, je vais aller voir ce qu'il se passe ! ». Inutile de dire que nous restions tous les cinq sagement assis, maman prête à nos côtés.

Tout à coup, Papa revint en courant, ouvrit la portière de la voiture précipitamment et en sortit prestement un objet caché dans la profonde boîte à gants.

Il repartit de plus vite en criant : « Interdit de bouger de l'auto ! ». L'instant était grave... On s'interrogeait. C'était sûrement très grave !

Au bout de quinze minutes, Papa revint souriant, le manteau tâché de boue, les manches retroussées et les mains maculées de sang ! Au bout de sa main, un couteau ensanglanté...« Mais Richard ! Qu'est-ce-que tu as fait ? » s'exclama Maman horrifiée de voir son mari dans cet état !

Ce cri manifestait l'état déplorable du manteau de Papa, qu'elle aura à nettoyer ! « Eh bien, dit Papa, je viens de sauver un agriculteur ! » En effet, l'encombrement de la chaussée était provoqué par une vache vagabonde qui avait pris la « poudre d'escampette » et avait été renversée par le bus de ligne Halluin-Comines.

La bête agonisait...À ses côtés, le fermier en pleurs se désolait de voir sa bête mourir et par voie de conséquence serait impropre à la consommation, faute d'avoir été « saignée ». L'éleveur ne pourrait exploiter la viande de son animal, car il n'avait pas de couteau sur lui ni surtout l'expérience de tuer un animal. Papa a tranché le cou de la bête qui se débattit assez faiblement. Faut-il préciser que le couteau de papa était effilé comme un rasoir. Il venait de « sauver la viande » en évacuant le sang sur la chaussée. De la sorte, le fermier soulagé a pu profiter de la chair de sa bête, lui seul ainsi que sa famille.

Depuis, j'ai toujours un couteau bien caché dans ma voiture... On ne sait jamais !

Ghislain Berland